

# LE THEATRE DU RADEAU

## REVUE DE PRESSE

(novembre 2023)

Item

Créé le 5 novembre 2019 à La Fonderie au Mans  
en coréalisation avec Les Quinconces-L'Espal, Scène nationale du Mans

Mise en scène et Scénographie **François Tanguy**



© Jean-Pierre Estournet

Mise en scène, scénographie, lumières François Tanguy  
Élaboration sonore Éric Goudard – François Tanguy  
Lumières François Fauvel – Julienne Rochereau – François Tanguy

Avec  
Frode Bjørnstad – Laurence Chable – Martine Dupé  
– Erik Gerken – Vincent Joly

Régie générale François Fauvel  
Régie lumière François Fauvel – Julienne Rochereau  
Régie son Éric Goudard – Emmanuel Six

### Coproductions

Production Théâtre du Radeau ; Le Mans  
Coproduction MC2 Grenoble / T2G -Théâtre de Gennevilliers, Centre dramatique national / Festival d'Automne ; Paris / TNS -Théâtre national de Strasbourg / Centre dramatique national de Besançon Franche-Comté / Les Quinconces-L'Espal, scène nationale du Mans

### Coproduction de la reprise

Théâtre Garonne, scène européenne ; Toulouse / Festival d'Automne ; Paris  
Les Quinconces et L'Espal, Scène nationale du Mans

|  |           |
|--|-----------|
| <b>Théâtre : François Tanguy nous emmène dans la forêt de l'imaginaire</b>   | <b>2</b>  |
| <i>Brigitte Salino</i>   | 2         |
| Le Monde   | 2         |
| <b>Item Vagabondages poétiques en territoires oubliés</b>  | <b>3</b>  |
| <i>Marie-Josée Sirach</i>  | 3         |
| L'humanité   | 3         |
| <b>Item (Radeaupéra)</b>   | <b>5</b>  |
| <i>Mathieu Perez</i>   | 5         |
| Le Canard Enchaîné   | 5         |
| <b>Ô « Item », suspends ton vol</b>  | <b>6</b>  |
| <i>Jean-Pierre Thibaudat</i>   | 6         |
| Médiapart  | 6         |
| <b>Item, mise en scène de François Tanguy, par le Théâtre du Radeau au T2G – Théâtre de Gennevilliers avec le Festival d'Automne à Paris</b> | <b>8</b>  |
| <i>Nicolas Thevenot</i>  | 8         |
| Un fauteuil pour l'orchestre   | 8         |
| <b>Item, Le Me-Ti De François Tanguy</b>   | <b>10</b> |
| <i>Yannick Butel</i>   | 10        |
| L'Insensé  | 10        |
| <b>Item au TNS: La tectonique des textes et du théâtre</b>   | <b>13</b> |
| La fleur du dimanche   | 13        |
| <b>ITEM Par le Théâtre du Radeau (Un théâtre à perte de vue)</b>   | <b>15</b> |
| <i>Christian Drapron</i>   | 15        |
| Crayonné au théâtre.   | 15        |
| <b>Item – Du Tissage Qui Nous Découd</b>   | <b>17</b> |
| <i>Malte Schwind</i>   | 17        |
| L'Insensé  | 17        |
| <b>“ITEM” : Une poétique des crises.</b>   | <b>18</b> |
| <i>Mathieu Méric</i>   | 18        |
| cyborgtheatre  | 18        |
| <b>Item : François Tanguy, par amour du théâtre</b>  | <b>20</b> |
| <i>Vincent Bouquet</i>   | 20        |
| Sceneweb   | 20        |
| <b>ITEM, mise en scène et scénographie de François Tanguy – Le Théâtre du Radeau – Le Festival d'Automne à Paris.</b>                        | <b>21</b> |
| <i>Véronique Hotte</i>   | 21        |
| Hotellothéâtre   | 21        |
| <b>Item De Tanguy Nous Laisse Sans Legs</b>  | <b>23</b> |
| <i>Jérémy Majorel</i>  | 23        |
| L'Insensé  | 23        |

## **Théâtre : François Tanguy nous emmène dans la forêt de l'imaginaire**

*Brigitte Salino*

Le Monde

11 décembre 2019

---

**Le Monde**

On ne dit plus beaucoup « monter sur les planches ». L'expression a vieilli, elle appartient à un temps où le bois était le principal attribut des scènes, et aujourd'hui, elle a presque un côté ringard. Il y a pourtant quelque chose de noble dans le mot « planches ». Une humilité aussi, qui renvoie à un artisanat. On y pense quand on voit *Item*, la nouvelle création du Théâtre du Radeau : le décor est en bois, comme dans tous les spectacles de la troupe du Mans fondée et dirigée par François Tanguy. Du bois brut, des panneaux, des portes et des planches dont l'agencement sans cesse renouvelé produit des merveilles : on se croirait dans une forêt où les arbres dessinent des paysages changeants, où éclôt la lumière d'une clairière, où passent les ombres des cimes.

Et, dans cette forêt, qui est celle de l'imaginaire, on voit des personnages qui renvoient à tous les temps du théâtre et de la littérature. Ils peuvent porter des costumes noirs Mitteleuropa, des robes blanches fin XIXe, des perruques Ancien Régime et des tuniques antiques, et les accommoder des plus extravagantes coiffes, fleurs, métal, gueules d'animaux. Ils sont d'un temps immémorial, presque archaïque, et ils ne se tiennent pas « sur les planches » comme il est convenu d'ordinaire : quand on les voit, mis en scène par François Tanguy, on pense à ceux qui ont déplacé le regard, au théâtre. A Kantor et à Grüber, par exemple.

Textes et musiques multiples

Et puis, il y a des leitmotifs qui reviennent dans les spectacles du Radeau : les sonneries des cloches, le chant des oiseaux, le claquement des orages, toute une présence qui berce l'humanité depuis si longtemps, et que François Tanguy ravive, en contrepoint aux histoires qu'il fait entendre, et qui sont toujours des bribes d'histoire. On ne va pas voir un spectacle du Radeau pour suivre une pièce du début à la fin, on y va pour écouter des textes multiples qui finissent par composer une pièce, comme les musiques multiples qui composent la bande-son finissent par composer une seule partition.

Dans *Item*, tout va selon la définition du mot selon le dictionnaire Larousse : « de même, en outre, de plus », François Tanguy réunit Robert Walser, Plutarque, Dostoïevski, Ovide, L'Arioste, Goethe et Brecht. De l'un à l'autre, on parcourt de nombreux dédales, de la pensée, de la maladie et de la mort, de la nausée et de la beauté. Chaque fois, tout se passe comme si des éclairs nous frappaient. « Je croyais aveuglément que par je ne sais quel miracle, par je ne sais quelles circonstances extérieures, tout viendrait d'un seul coup s'ouvrir, s'épanouir », dit l'homme des Carnets du sous-sol. Et nous, spectateurs, sommes devant un théâtre qui fait que, le temps de la représentation, tout peut « s'ouvrir, s'épanouir ».

Telle est la force du Radeau. Elle naît d'une poésie nourrie d'images, de sons, de mots qui obéissent à une logique du décalage, du contraste et du lyrisme. Et elle touche chacun dans la salle d'une manière très personnelle. Cela, qui est souvent vrai au théâtre, l'est encore plus dans les spectacles de François Tanguy. Pour cette raison, on ne peut que recommander à chacun d'aller vivre sa propre expérience d'*Item* à Gennevilliers, ou dans les villes de France qui accueilleront le spectacle en 2020.

## Vagabondages poétiques en territoires oubliés

*Item*, la nouvelle création du Théâtre du Radeau, embarque le spectateur dans une odyssee vertigineuse.

**Le Mans (Sarthe),**  
envoyée spéciale.

**D**ésormais, les spectacles se bousculent au portillon. Tourbillon de créations qui se succèdent à en donner le tournis. Dictature du sujet qui, du haut de son utilité, domine, détermine, balise. Le théâtre ne questionne plus, n'interpelle plus. Il constate, confond subversion et subvention, ricane, un brin cynique. Imposture de la posture, l'heure est au grand racolage, au grand déballage théâtral enrubanné de bonnes intentions. On fait du théâtre utile, esthétiquement utile. Et ça tourne à vide. Tout n'est pas à jeter avec l'eau du bain. Il est des endroits qui ne plient pas, ne cèdent pas à la facilité, poursuivent inlassablement leur pratique d'un théâtre d'art qui avance à tâtons, loin des sentiers battus et rebattus, un théâtre têtue dans son engagement au service d'une œuvre qui dessine les contours d'une pensée en mouvement.

### Des corps en apesanteur

Le théâtre de François Tanguy est de ceux-là. Création après création, il poursuit inlassablement un travail des plus singuliers. Installé à la Fonderie, dans une ancienne succursale automobile du Mans, un lieu ouvert propice à l'exploration, le Théâtre du Radeau, du nom de la compagnie, pratique un théâtre d'art artisanal, un théâtre iconoclaste. C'est quoi, *Item* ? Un théâtre de l'intranquillité, un théâtre qui tient à la fois de l'art brut balayé par des réminiscences de romantisme. D'immenses cadres vides ouvrent vers l'infini, des chausse-trappes suspendues que les acteurs vont traverser de part en part, en robes de crinoline ou en armures de chevaliers. Des corps en mouvement, des corps qui hoquent, des corps en apesanteur. Des

tableaux – paysages, portraits posés çà et là surgissent d'une mémoire lointaine, enfouie sous les amas d'images dont nos cerveaux sont désormais encombrés. Chaque scène est elle-même l'ébauche d'un tableau, précédée d'esquisses à peine dessinées. Dans un jeu furtif traversé d'ombres et de lumières, où des vents contraires caressent et soulèvent silencieusement des pans de tulle, on saisit au vol des mots qui s'invitent dans cette sarabande et provoquent des déflagrations que

l'on éprouve dans sa chair.

François Tanguy convoque Plutarque, Dostoïevski, Ovide, Goethe, Brecht ou Robert Walser. Un montage poétique sulfureux qui questionne l'écriture, le sens de l'écriture, la place de l'artiste, en compagnie d'une par-

**Chaque scène  
est elle-même  
l'ébauche  
d'un tableau  
précédée  
d'esquisses à  
peine dessinées.**

tition musicale où Dvorak côtoie Ligeti, Chostakovitch – John Cage, Alberto Posada – Bach... Déluge de feu poétique, retour aux poètes toujours et encore, à contretemps, à contre-courant. Un refuge pour se ressourcer, une pause nécessaire. On comprend intuitivement ce qu'on ne comprend pas, on épouse les mouvements des acteurs, on rit devant leur espièglerie, une certaine légèreté de l'être dans ce plateau-capharnaüm où la hiérarchie est allègrement piétinée. Les poètes s'adressent à nous, se rappellent à notre bon souvenir, nous ouvrent les portes d'un autre possible. *Item* est un vagabondage poétique unique, une adresse à l'intelligence du spectateur.

**MARIE-JOSÉE SIRACH**

Le spectacle a été créé à la Fonderie. Il est présenté du 6 au 16 décembre au Théâtre de Gennevilliers dans le cadre du Festival d'automne. Puis, du 8 au 16 janvier au Théâtre national de Strasbourg ; du 11 au 15 février à la MC2 de Grenoble ; les 11 et 12 mars au CDN de Besançon et du 10 au 13 juin au Théâtre Garonne, à Toulouse.





*Le Théâtre*  
**Item**  
(Radeaupéra)

**F**AIT RARISSIME, dès son arrivée au théâtre, le spectateur reçoit un « livret de paroles » qui réunit les textes du spectacle (Robert Walser, Dostoïevski, Ovide, etc.) et les musiques choisies (Tchaïkovski, Bach...). François Tanguy, metteur en scène, scénographe et animateur, depuis 1982, de la compagnie du Théâtre du Radeau, basée au Mans, a décidé de lui faciliter la tâche. Il est vrai qu'il a l'habitude des spectacles indescriptibles.

De celui-ci, il y aurait plusieurs façons de parler.

Poétique. La quiétude d'une toile de Rembrandt ! La lumière d'un Vermeer ! L'étrangeté d'un vieux film muet ! Ce spectacle est un poème visuel ! Une symphonie de l'instant !

Technique. Amas de cadres vides, de châssis en bois, de planches en bois, de meubles en bois, d'ossatures de cloisons. Table en Formica, chaises, papier peint. Bruitages de cloches, meuglements. Petite reproduction de « La Leçon d'anatomie » de Rembrandt. A l'avant-scène, la pénombre. Au fond, derrière des voiles, des lumières chaudes. Cinq comédiens. Frode Bjornstad, Laurence Chable, Martine Dupé, Erik Gerken, Vincent Joly, tou-

jours en mouvement, debout sur une table, déplaçant des planches, passant à travers des commodes. Gags buster-keatoniens. Costumes baroques, antiques, de chevalier. Coiffes étonnantes, tête de Minotaure, grosse moustache postiche. Durée : 1 h 30.

Bateau. Un univers singulier, entre tradition et modernité, sacré et profane, qui crée la surprise.

Intello. Surgissant d'une chorégraphie de l'éphémère, un vagabondage onirique questionne notre rapport au réel et démultiplie le champ des possibles tout en le cultivant, nous invitant à une relecture de notre vécu.

Admiratif. Oh là là ! c'est magnifique !

Non, vraiment, le Radeau n'aide pas le spectateur. Comment parler d'un théâtre où le mélange des textes, des musiques, du jeu, de la lu-

mière, des costumes crée des séquences d'une beauté sans cesse renouvelée ? où tout est personnel, original, radical ? où il est question de créatures mythologiques, d'héroïsme, des ténèbres, du bonheur ? et où, soudain, « L'Idiot » de Dostoïevski prend toute la place ?

Que dire, sinon que le Radeau fréquente les textes comme on côtoie des amis, les donne à entendre comme jamais ? Et que, en sortant, le spectateur se sent un peu plus humain ?

**Mathieu Perez**

● Vu au T2G, à Gennevilliers. En tournée.

## Ô « Item », suspends ton vol

Jean-Pierre Thibaudat  
Médiapart  
3 décembre 2019



Une nouvelle merveille indescriptible du Théâtre du Radeau et de François Tanguy créée en novembre dans leur tanière de la Fonderie du Mans, commence une longue tournée à Gennevilliers. Nom de code : « Item ». Comment, ici, saisir l'insaisissable ? Item, comment dire, ici, le mouvement d'« Item », sans le figer ?

Ils reviennent. Ils viennent de là-bas, du fond du plateau, ils se faufilent dans des entrelacs de panneaux, de tables en Formica, de chaises de cantine, de cadres vides. Ils reviennent. De loin, d'autres spectacles, de la rue d'à côté, de l'étranger, d'un livre lu jusqu'au petit matin, d'un songe.

### Poésie du passage, élégie du furtif

Ce sont des revenants. Elles, ils portent perruques, robes de bal, couronnes royales bricolées avec ce papier doré dont on enveloppe les tablettes de chocolat. Ils sont des êtres de théâtre, ils ne sont bons qu'à ça, comme dirait Beckett. L'un porte un bout d'armure de chevalier, l'autre une tête de minotaure faite de lamelles métalliques ou encore une plume parachevant un cercle métallique. Ils montent sur des tables ou se faufilent dessous, deux femmes nous tournent le dos et regardent par la fenêtre. Celui-ci s'assoit à une table et enroule des tableaux sortis de leur cadre, celui-là déplace une bassine de fleurs, d'autres encore, ou les mêmes, déplacent des panneaux muraux, des cadres vides. L'un se grime le visage en rouge, non comme un clown, quoique, plutôt comme un supplicié, l'autre porte une moustache postiche d'une épaisseur à rendre jaloux Groucho Marx. C'est lui qui apparaît en premier.

Tous portent des mots comme ils portent des redingotes lestées de pluie, de neige fondue, de nuits sans sommeil. Des mots amis d'écrivains aimés que François Tanguy appelle souvent par leur prénom comme des vieilles connaissances. Des musiques qui n'illustrent rien, les accompagnent ou pas, s'immisçant par effluves lointaines ou brefs déferlements, tandis que les lumières jouent au chat et à la souris. Tout ne va être qu'une litanie d'apparitions et de disparitions, de mouvements furtifs, de soudains saisissements. Poésie du passage, élégie du furtif. Brisons là.

Comme tous les autres spectacles (mot fallacieux, impropre, trompeur) du Théâtre du Radeau, Item, le dernier né, laisse le « critique de théâtre » au bord du renoncement. Comment dire, dans sa désarmante complexité, ce qui est tout bonnement indescriptible puisque toute description forcément linéaire réduit à un inventaire notarial les lignes de force, les corps-à-corps multiples et entrelacés de la chose vue et entendue. Certes, dira le lecteur impatient ou tatillon, c'est là le lot de tout spectacle, arrêtez de faire le malin. Sans doute.

### Moment d'« Item ».

Mais, d'un spectacle à l'autre, Tanguy et sa bande poussent le théâtre, cet art de l'espace, du temps, du mouvement, du son (mots, musiques) et de la lumière, à fond les manettes en jouant sur ce qui est propre au théâtre, à savoir la disparition inhérente à toute représentation, en la poussant dans ses derniers retranchements, en la démultipliant, en faisant de l'apparition/disparition le tempo du spectacle. Chaque scène, suspension entre deux chutes, constituant un temps d'apaisement et d'effleurement comme ce temps bref des longues marches en montagne où l'on s'arrête un instant pour toiser le paysage et en tutoyer la poésie tout en écoutant le chant des oiseaux alentour. Dans Item, ce paysage peut être un tableau célèbre ou pas, et, brièvement, une paysagère et verdoyante vidéo.

### Dans la clairière Grüber

Au printemps dernier, j'avais pu assister à l'une des premières séances de travail dans « la clairière Grüber », ainsi nommée parce que le grand metteur en scène allemand Klaus Michael Grüber aimait s'y attarder. Il y avait là les comédiens d'Item : Frode Bjørnstad, Laurence Chable, Vincent Joly, piliers de biens des spectacles du Radeau, et Erik Gerken qui revenait après des années (c'est un comédien fidèle des spectacles de Nathalie Béasse). Nouvelle venue, Martine Dupé les rejoindrait

plus tard. Etait également présent Eric Goutard avec qui Tanguy élabore les sons des spectacles. Le titre Item n'existait pas encore.

Sur la table entourée d'arbres et de chants d'oiseaux, des livres ouverts. Parmi eux, ceux de « Robert » (Walsler), familier lui aussi des spectacles du Radeau. « Ça se déboîte constamment », disait Tanguy en parlant de l'écriture de « Robert ». Il en va de même de l'écriture de ses spectacles. L'indispensable et vieux compagnon « Fédor » (Dostoïevski) était là lui aussi. Des pages de Robert et Fédor traversent Item (un livret des textes et des musiques du spectacle est distribué aux spectateurs à la sortie). D'autres auteurs lus ce jour-là dans la clairière (le Cardinal de Retz, Gogol, Kafka, André Bernold) n'y figurent pas, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne sont pas là, à l'ombre d'un costume, d'un accessoire ou d'un tableau.

L'un des textes dits, extrait de L'Idiot, est ainsi transcrit dans le livret distribué aux spectateurs :

« ... - Mais vous savez, j'ai passé tellement de temps à regarder, par cette fenêtre, et tellement réfléchi... sur tout le monde que... Les morts, ils n'ont pas d'âge, vous savez ? ... La semaine dernière encore, je me suis dit, en me réveillant la nuit... Et vous savez ce qui vous fait le plus peur ? c'est notre sincérité qui vous fait le plus peur, et même si vous nous méprisez ! Et ça aussi, au même moment, la nuit, là, j'ai pensé ça... Vous pensez que je voulais me moquer de vous, tout à l'heure ? Non, je ne voulais pas me moquer de vous, je voulais vous faire un compliment... »

- Oui, mais, qu'est-ce que je... ? Je voulais encore dire quelque chose...

- Oui, voilà : quand vous preniez congé tout à l'heure, je me suis dit brusquement : voilà ces gens, c'est la dernière fois qu'ils existent, là, maintenant, oui, la dernière fois ! Et les arbres pareil... Tout ce qui existera, ce sera le mur de briques, le mur rouge de l'immeuble Meyer, le petit pan de mur jaune... Ma fenêtre donne sur lui... et bien tout ça, il faut que tu leur dises... essaie, dis-leur : Tiens cette beauté (...) » (traduction André Markowicz).

### **Le petit pan de mur jaune**

Bien sûr le « petit pan de mur jaune » n'est pas dans le texte de Dostoïevski, mais provient en ligne directe de Marcel Proust, ces pages de La Recherche où « Marcel » décrit la mort de Bergotte regardant le tableau Vue de Delf de Vermeer et s'attardant sur le « petit pan de mur jaune » sur la droite du tableau évoqué par un critique. François Tanguy avait fait référence à ces pages l'an dernier lorsqu'il avait été le parrain du festival Théâtre en mai à Dijon, en s'adressant au public le premier jour du festival (lire ici). Recherche en main, il avait lu : « Grâce à l'article du critique, il [Bergotte] remarqua pour la première fois des petits personnages en bleu, que le sable était rose, et enfin la précieuse matière du tout petit pan de mur jaune. Ses étourdissements augmentaient ; il attachait son regard comme un enfant à un papillon jaune qu'il veut saisir, au précieux petit pan de mur jaune. » « C'est ainsi que j'aurais dû écrire », disait-il.

Oui, c'est ainsi qu'il faudrait sans doute parler des spectacles de Tanguy. Mais les spectacles passent, ceux de Tanguy ne cessent de se faire et se défaire, le petit pan de mur jaune, lui, demeure, à la même place, immuable. Alors on prend, forcément, la tangente. On écrit par exemple qu'Item d'un côté n'a jamais autant convoqué de textes parlant de la maladie et de la mort, et, d'un autre côté, n'a jamais autant convoqué de tableaux de maîtres figés dans leur éternité, jusqu'à cette collusion repérée dans Dostoïevski où il est question de « peindre le visage d'un condamné une minute avant la guillotine ».

Pour moi, le petit pan de mur jaune d'Item (à chacun le sien), c'est peut-être d'abord ce voile de tissu qui, au second plan, ne dévoile ni ne cache quoi que ce soit, attendant qu'un vent le soulève. Et le vent vient au mitan d'Item ; le rideau se gonfle à peine et cela suffit. Un peu plus tard, il remet ça, alors la voile qu'il est devenu nous entraîne par les mers insondables du souvenir jusque dans la Bérénice de Grüber (le revoilà) sur la scène du Français où Gilles Aillaud avait fait en sorte qu'un tulle léger, au second plan, soit constamment frémissant.



**Item, mise en scène de François Tanguy, par le  
Théâtre du Radeau au T2G – Théâtre de  
Gennevilliers avec le Festival d'Automne à Paris**

*Nicolas Thevenot*

Un fauteuil pour l'orchestre

18 décembre 2019

---

*Un Fauteuil pour L'Orchestre*

La lumière est allumée dans le couloir. La table carrée est recouverte de sa toile cirée. Dans l'épaisseur de la fin d'après-midi, qui est celle-là même, et toutes celles passées et toutes celles à venir, le chant des oiseaux picorant la lumière dorée d'un tableau de Rembrandt. Ils sont immobiles, silencieux, assis de profil de part et d'autre de la table, partageant quelques miettes d'éternité. Cela pourrait s'appeler : autopsie d'un instant ou bien anatomie du temps.

Le temps balbutie en moi. Mon grand-père et quelques visiteurs assis dans la cuisine assombrie. Ils se taisent, rivés à la table, et pourtant ce silence ne m'effraie pas. Au contraire, je comprends que c'est par ces absences qu'ils redeviennent présents aux autres, respirant le monde dans un même saisissement.

Le Théâtre du Radeau possède cette science et cette conscience capables de faire affleurer à la mémoire de chacun ces bancs de souvenirs oubliés, conjuguant avec une rare sensibilité l'éphémère de l'acte théâtral et l'ineffable paysage émotif propre à chaque spectateur. Sans relâche, avec la même exigence, de spectacle en spectacle, le Radeau fouille et retourne l'âme et le corps du théâtre comme un arrière-fond métaphysique, remuant ces pans de vies héroïques – les auteurs qui composent les livrets du Radeau sont ceux-là qui savent exhausser la grandeur et la misère humaines – comme autant de panneaux à la peinture écaillée, à la tapisserie fleurée. À l'instar de la scénographie de François Tanguy, le Théâtre du Radeau est cette réserve de vies, ce débarras de gestes, cette remise de voix, dont jamais on ne terminerait l'inventaire, nous plaçant à l'endroit de ce vertige : la liste infinie (item) des figures théâtrales, des inventions poétiques qui, sans jamais la résoudre, tentent coûte que coûte d'approcher l'énigme existentielle.

Item est une pièce à cœur ouvert. Une chirurgie de l'âme, affrontant l'inéluctable promesse du départ. Ou plutôt l'impossibilité de s'y confronter, comme dans le célèbre tableau de Rembrandt (*La leçon d'anatomie du docteur Tulp*), dont la reproduction est précisément posée sur la table à la toile cirée. Que regardent-ils, ces hommes, entourant un cadavre que l'on dissèque, quand leurs regards fuient justement la leçon qui leur est faite ?

Robert Walser et Fiodor Dostoïevski sont les éveillés qui inlassablement réorientent vers la béance nos regards fuyants. Dans l'interstice des mots de Walser, entre digression et esquive, le minotaure se dresse, qu'il lui est impossible de figurer. Le prince Mychkine au contraire s'acharne à vouloir en faire le portrait. Jusqu'à croiser le regard du condamné à mort. Jusqu'à annoncer sa mort prochaine. Dans ces deux éthiques, l'inutile refus (vous n'avez pas su me faire sortir) ou la douce acceptation (j'ai l'honneur de vous inviter à mon enterrement), un même tragique s'exprime, dont le Radeau ne fera pas de drame, au contraire fera preuve d'une incroyable douceur, et pour cela même nous émouvra au plus haut point. Trépasser, c'est se

faire tirer le tapis sous les pieds. C'est manquer sa sortie. C'est rouler dans un geste sublime la nappe cirée comme la toile d'un impossible portrait.

La radicalité d'Item se détache d'autant plus qu'un calme étrange règne sur le plateau. La musique s'est estompée, comme une mer qui aurait reflué, dont il ne resterait qu'un bruissement, un bercement. Les panneaux se sont figés sauf lorsqu'ils basculent, plus rarement, comme des couperets. Le bruit et la fureur qui souvent soulevèrent le Théâtre du Radeau ont laissé place à l'ultime accalmie. Il faudrait trouver le mot juste qui rendrait grâce à cet art des acteurs du Radeau, tant il œuvre aux émotions qui nous traversent aussi profondément. Je proposerai l'exactitude.

Être exact, c'est ne pas, acteur, prétentieusement dépasser les mots ou les pensées, mais les affirmer dans leur plénitude et leur fragile puissance, c'est leur laisser libre cours, une fois énoncés, tels une meute de loups s'éparpillant dans les forêts de l'imaginaire. C'est être là, sans rien retenir ni appesantir, dans la simplicité de l'être au monde, débarrassé de la vanité des rôles en se vêtant de la gloire du roi nu : un pourpoint élimé, un dérisoire chapeau-cadeau, une tête de taureau. C'est dire la vérité comme une chose en soi dans l'instant de son éclosion. C'est donner à voir le petit pan de mur jaune. C'est donner de sa personne et remplir la figure sans jamais en déborder, quand bien même le peintre se glisserait dans le tableau pour une dernière retouche. C'est annoncer que l'on va mourir avec la désarmante et bouleversante fraîcheur de l'enfance. C'est être honnête avec soi-même.

Dans l'obscurité et le silence, ils s'assemblent une dernière fois autour de la table carrée. Ils forment une communauté. Ils chantent une ballade de Bertold Brecht. Dans la noirceur des temps, ils veillent au milieu des hommes endormis.

Voir Item et puis partir.

## Item, Le Me-Ti De François Tanguy

Yannick Butel

L'Insensé

20 novembre 2019

# L'INSENSÉ

Ça ne serait pas grave si le théâtre n'était qu'un stupéfiant. Comprenons qu'il ne convoquerait que l'illusion et l'artifice ou ce qui tient à un amuse gueule en lien avec quelques modes de l'actualité. Mais Item de François Tanguy, joué par le Théâtre du Radeau à la Fonderie, est encore là pour murmurer, comme Brecht l'écrivait, que « le destin de l'homme c'est l'homme ». Et d'y entendre dès lors, alors que ce monde craque, que l'espoir va en se réduisant, va en se repliant et qu'il tient désormais et exclusivement à ce que chacun est capable de livrer soi-même. Et de voir les mêmes comédiens et comédiennes, d'une œuvre à l'autre, œuvrer à un corps de métier, eux-mêmes corps vieillissants de ce métier, venir avec fougue, fatigue, humilité et détermination, usant d'un burlesque mêlé à une gravité, confier que la roue tourne et que la chance a peut-être tourné. Le « peut-être » marquant indistinctement une fragilité et une incertitude... un presque « rien » qui renvoie encore à notre capacité à « traverser tous ces naufrages, à désosser avec les mots nos anxiétés ». A trouver une harmonie avec, juste, nous-mêmes, pour commencer.

Savoir se retourner

Au premier regard qui se pose pour la énième fois sur les amas de lignes et de cadres qui forment l'architecture ou la structure des rêveries de Tanguy ; à l'endroit d'un commencement incertain où quelque chose de familier réapparaît du « décor » ; là où à la Fonderie tout n'est que recommencement et déménagement parce que le lieu du théâtre ne peut-être que celui du « dé-ménagement » à l'opposé du « ménagement et de l'aménagement » ; un halo à peine lumineux, soucieux d'entretenir la lumière naissante du tableau de Rembrandt, se porte sur ce qui s'apparente à La Leçon d'anatomie du docteur Nicolaas Tulp. Item s'ouvre ainsi sur une image qui devient le support dialectique d'un dialogue méditatif et poétique entre la nature, l'art et la science qui forment le tripode de la morbide Histoire.

Manière de voir ou de faire d'Item un diaporama des incisions que forme la convocation de divers récits lesquels livrent, comme la reproduction, une histoire de la perte des couleurs qui vaut au monde d'être une histoire des débousolements (depuis que le rouge a pâli) où s'entendent les voix littéraires d'Ovide, de Walser, de Plutarque, de Dostoïevski, de Goethe, de Brecht... tous figurant les savants d'une communauté atemporelle d'un observatoire, en quête non d'un sens, mais d'une déchirure où s'engager, d'une faille et d'un passage à exploiter... là où tout ramène à un seuil qui est la condition de l'aventure. Celle, peut-être, de la pensée, de l'amour de la pensée pour ce qu'elle dit de l'incertitude et de la folie des raisonnements.

Et disant cela d'Item, s'impose à la mémoire la sensation qu'il y a là, comme pour le Me-ti de Brecht, l'esquisse d'un écho au Livre des retournements, car pas une des créations du Radeau n'a cessé de revenir et n'a renoncé à « briser le pouvoir des artisans de la faim ». Pas une seule fois, du plateau de la Fonderie qui chaque fois est réaménagé comme un écho lointain au précédent, d'hier jusqu'à aujourd'hui, Tanguy et ses interprètes n'ont rechigné, à rappeler et redire, que « certaines idées de nature ordonnatrices, idées qui mettent de l'ordre dans les idées, si à l'origine elles peuvent servir la communauté, elles en viennent parfois et bientôt à la dominer ». Certaines idées, ainsi, « s'érigent en maîtres, pour y parvenir elles s'attachent aux puissants, et non aux gens utiles ». Et dans ce dédale de cintres et de pistes toutes en labyrinthe, pas une des créations de Tanguy n'exclut de reposer et de rejouer toujours la rengaine (« la ritournelle » Deleuzienne) qui enjoint de penser qu'un « être humain peut se chercher une position qui lui permette de refléter le monde, de se montrer en lui et de s'entendre avec lui ».

Item... Me-ti... Citant Brecht que Tanguy convoque au dernier instant dans La Ballade on der Judenhure Maris Sanders que fredonnent au final Laurence Chable, Frode Bjørnstad, Martine Dupré, Erik Gerken, Vincent Joly... c'est ce monde des lois iniques du « Grand Ordre » qu'il faut entendre pour saisir qu'elles enferment la raison, au point qu'elle devient un accessoire au service de l'idiotie. Ce sont ces lois qui s'imposent au déplacement de la matière, et qui se sont substituées à l'espace considéré à l'origine « comme une sorte de boîte sans parois ».

Regardant la scène, là où Item prend place, c'est ce monde sans parois évoqué et réfléchi par des cadres vides, des montants en déplacement continu, qui revenait à la surface. À la surface, comme on le dirait d'un reflet sur un miroir d'eau, là où les minutes de découragement sont la forme prise par les soubresauts sérieux

et toujours comiques qui interpellent l'inertie éternelle suspendue à la mamelle de l'entropie, à la noyade aussi pour faire écho à l'incipit du programme qui convoque Hans Blumenberg.

Et ainsi de regarder Item, pour partie, comme l'un des chapitres du Territoire du crayon, précisément le récit « Il était une fois un amuseur » où la pitrerie et la folichonnerie sont fondées sur le sérieux. Autre retournement qui veut que « les non-sérieux sont plus sérieux que les sérieux ». Et de regarder le pli d'une robe pris sous un pied narquois et taquin, une chute ou une situation loufoque qui dégénère, un échange caricatural de politesse où une chaise se fait la malle, une séquence de ventriloque ou de play back, la montée d'un tableau figuratif (ou du papier-peint) comme un « dégât des eaux » ... comme autant de décalages et de scènes d'un « théâtre interdit », où le défendu autant que le surprenant, font d'Item un exercice d'équilibre, un numéro de funambule qui va d'un point de légèreté désuète à une ligne de gravité inévitable.

Item a ainsi une odeur de méli-mélo-drame où les hybridations poétiques comme le jeu des comédiens et des comédiennes tirent sur la corde (de pendu) qu'est la raison jusqu'à faire entendre, comme Derrida qui commente Artaud, « qu'il existe des crises de raisons étrangement proches des crises de folie ».

Un incendie de théâtre

Alors devient sensible le mouvement du rideau d'une arrière-cuisine qui, sous le souffle d'un vent léger, fait croire à quelques présences vitales autant que spectrales. Mouvement rare, loin du front de scène, qui dit tout autant le semblant de vie, que le vide pur et absolu. Sensible encore la parole qui, au premier mot d'Item emprunté à Walser, s'inquiète des éveillés, des endormis, des somnolents : ce peuple des engourdis... Sensibles ces retours récurrents à la table où se tiennent des discussions incertaines à bâtons rompus, sensibles ces coiffes orthodoxes enluminées qui forment le paysage iconique d'un horizon slave où git une parenthèse communiste... sensible ce monde littéraire qui ressemble in fine à celui d'un sablier où d'Ovide à Brecht, du prince idiot de Dostoïevski aux formes autographiques et solitaires de Walser, les pensées formées de grains de folie ne cessent d'être retournées et de revenir hanter une Histoire de l'espérance déçue. Item tient ainsi, et peut-être encore, à l'image d'un cimetière marin, où les poèmes figurent les carcasses échouées et visibles de pensées fracassées sur le sable, là où les récits annonçant la Grande Méthode ne sont plus, Pessoa l'entrevoit, que des Idées sans quai qui évoque une « nostalgie de pierre ».

On aurait tôt fait de distinguer dans Item un paysage à l'horizon obscurci que l'on regarderait, eu égard à nos états mélancoliques, c'est selon, comme un horizon encore (ponctuation beckettienne qui marque l'agonie ou un filet de vie) ou un paysage défunt quand tout n'est plus que Vanités que Tanguy, et ses plumes de paon (dont il orne ses comédiens), convoque.

Horizon obscurci ou paysage défunt, l'un l'autre allant main dans la main, pris dans le mouvement de l'éloignement ou du rapprochement, au point de causer au regard et au cœur une douleur névralgique.

Item donne mal au cœur, c'est certain. « Mal au cœur » au point d'y sentir un chagrin poussé que quelques énoncés, détachés du flux verbal pour venir s'attacher à la tempe de celui qui écoute et entend, font éprouver : « Toute ma vie j'ai détesté les poèmes comme si je pressentais quelque chose », ou « un homme capable d'avoir un idéal... ça n'arrive pas tous les jours à notre époque », « ça ne vous regarde pas... »

Tristesse oui, semblable à celle de Mychkine, quand Tanguy convoque encore trois figures majeures qui ont construit l'Histoire : l'exilé, le héros, le pauvre chevalier. Le premier marquait par la fuite qui parfois aboutit, ailleurs, à la reconstruction. Le second, rare, qui hante les sols de toutes les révolutions dont il est la victime idéale et préférée. Le troisième, intemporel, aujourd'hui introuvable, qui réfléchissait une conduite légendaire inséparable de la loi morale. Les uns comme les autres révélés, toujours, par l'infortune et l'apocalypse. Et Tanguy de s'attarder plus longuement sur la figure du Pauvre chevalier qui, comme chez Walser, est inséparable des scénarios catastrophes qui agitent l'Histoire que Walser, encore, comparait à un « incendie de théâtre » dont les gens sortiraient comme des oiseaux en feu. Et de regarder, dans une image furtive comme c'est la règle du jeu chez Tanguy, le trio cherchait une racine à la vie et à l'Espoir dans l'Histoire, alors qu'au final deux anges aux ailes brûlées et noires viennent pointer leur minois d'Angelus Novus serein.

Tristesse... mais

Mais il y a le bruit faible d'un sifflet d'oiseau qui n'en finit jamais de se faire entendre et vient en sus des œuvres lyriques qui accompagnent tout Item. Il y a ce gazouillis d'oiseau invisible que n'arrive pas à couvrir le son des cloches et du glas, pas plus que les paroles qui sont dites ne le privent de se faire entendre. On l'imagine dans la cime d'un arbre et il est comme un souvenir de la forêt vive et verte à l'ouverture de Onzième. Il est là, seul et c'est un chant. Il y a encore, à mi-parcours d'Item, une petite incrustation vidéo toute de couleur qui se regarde comme un tableau qui présente un massif de fleurs rouges et vivantes. Un tableau vivant, tel un dernier carré comme on le dirait d'un point de résistance menacé, exposé furtivement. Il y a ce petit brin de vent dans le rideau qui souligne un mouvement indécis mais encore un mouvement...

De même, il y a ce pas de danse embarrassé, encombrée, enchaîné mais qui dit « l'artiste danseur » alors que le masque du Minotaure, matérialisé sur scène, dit la régularité des mauvais coups. Il y a ces énoncés intempestifs où est proclamé qu'à « regarder les arbres il n'y a rien de ridicule ». « Sentir les arbres »... il y a ça, donc.

Il y a aussi ces retours à la table qui n'est plus celle des banquets festifs, mais juste celle où fatigué, mais pas encore épuisé, on peut se parler dans des dialogues à peine adressés. Lieu de réunion plus que de discussion parce que c'est encore le territoire de la communauté. « Être à table » marque chez Tanguy moins le repas ou le lieu, que finalement un endroit où il est encore possible d'être, et d'être ensemble.

Et de voir alors dans ces plis, et ces petites choses de rien, ce qui fait le quotidien et l'avenir. Voir chez Tanguy qui fait le choix du « petit » un geste qui « investit contre la domination du monumental, le petit [...] apprendre à redécouvrir la singularité au moment où elle est niée en grand » comme le souligne la postface de Miguel Abensoura au *Minima Moralia* fragments d'une vie mutilée d'Adorno.

Et comprendre, non sans peur, que c'est à cet endroit du « petit » qu'il y a encore la possibilité d'entretenir l'idée d'un renversement et d'un retournement qui commencerait à l'endroit de l'infra-mince qui est le territoire fragile de tous les changements.

Eux, comédiens et comédiennes, Chable, Bjornstad, Dupré, Gerken, Joly sont les danseurs de cet infra-mince qui, jouant leur partition, permettent de faire apparaître une variation dans la monotonie. Et s'ils ont depuis longtemps mis à disposition cet instrument puissant que sont leurs corps et leurs voix ; si depuis longtemps tels des veilleurs (et réveilleurs) ils sont les cornes de brume qui alertent sur la perte de vitesse de l'expérience de l'espoir ; ils sont, appréhendés dans leur collégialité, comme un « corps de métier » à part entière où, en artisans certains de leur geste, ils permettent de transformer la tristesse en un souci.

« Souci » ... Mot vital que celui-là, nom d'une fleur et d'un état... Mot, ici, qui s'oppose à la résignation, au désintérêt, à l'abandon, à l'insouciance. Ou quand l'Item de Tanguy, son théâtre et sa ménagerie mélancolique et poétique, entretient auprès de chacun qui peuple la salle, la pensée « d'avoir le souci de » qui serait au commencement de tous les recommencements, de tous les retournements...

## Item au TNS: La tectonique des textes et du théâtre

La fleur du dimanche

8 janvier 2020

---

Item au TNS: La tectonique des textes et du théâtre

Publié le 8 janvier 2020 sur le blog La fleur du dimanche

François Tanguy et sa troupe du Théâtre du Radeau aiment bien nous emmener en ... voyage. Un voyage au long cours, emporté par le texte, les images, les lumières, le décor changeant et la musique.

Nous emmener ailleurs.... au théâtre, au sens premier du terme, un peu comme le dit un comédien, citant Dostoïevski dans Item:

"Vous savez que, si je suis venu ici, c'est pour regarder les arbres? [...] j'ai passé tellement de temps à regarder, par cette fenêtre, et tellement réfléchi... sur tout le monde, que... Les morts n'ont pas d'âge, vous savez... [...] ..eh bien tout ça, il faut que tu leur dises... essaie, dis-leur: Tiens cette beauté"

Eh bien, la beauté de cette pièce, Item, sa dernière production, elle est comme cela, indéfinissable, mouvante, étrange.

Elle bouge, comme toutes les pièces du Théâtre du Radeau, le décor lui-même en premier. On s'y attend et quand il bouge on est surpris. Parce que même si on voit les comédiens eux-même ouvrir cet espace et lui donner de la profondeur, des points de fuites variables, des perspectives nouvelles, comme à ces images, ces tableaux qui défilent et tournent, ou dont on ne fait que parler en sollicitant notre imagination (le portrait de la dernière minute d'un condamné à mort) ou dont on ne parle que par ricochet (le tableau vu par Dostoïevski à Bâle), on se retrouve dans des espaces inconnus ou mystérieux. Et les comédiens les habitent et y surgissent lentement ou curieusement pour disparaître et resurgir ailleurs, engloutis par les trous noirs et créant l'espace. Tout comme ils créent une narration imaginaire avec ces textes, tout autant puzzle que le décor.

Pour les pièces précédentes, par exemple Passim en 2015, il empruntait à Paul Célan, ou Soubressaut en 2018 avec, entre autres, Valéry, Weiss, Walser ou Courteline. Pour Item, nous retrouvons Robert Walser et ses textes "habités" qui jouent sur le souvenir, "les Lombards" ou les Niebelungen ou sur des repas fantastiques et nous amènent via des dédales au Labyrinthe et à Ovide. Mais le corpus central tourne autour de Dostoïevsky et de sa douce folie souterraine de l'Idiot pour s'achever avec Goethe et la folie de son Faust:

"Die Sonne tönt nach alter Weise  
In Brudersphären Wettgesang  
Und ihre vorgeschriebene Reise



vollendet sie mit Donnergang

....

Le soleil sur un air ancien  
Sonne dans le chœur alterné des sphères jumelles  
Et accomplit d'un pas tonnat  
Le périple qui lui est prescrit  
..."

Ce périple nous le faisons également avec la troupe, qui nous guide à travers cet univers, peuplé de personnages en costumes changeants, intrigants et magiques, sur la pointe des pieds, pour pas briser le rêve ou tomber dans un trou noir de l'univers, soutenu également par le montage des extraits musicaux qui contribuent pleinement à cette atmosphère de voyage intersidéral bricolé tout en restant sur terre, et que l'on peut également voir comme un voyage intérieur.

L'objectif (Lune?) est atteint tels que le formulait la comédienne Laurence Chable dans le programme du TNS lors de l'interview par Fanny Mentré en avril 2019 avant le début du travail sur le spectacle:

"Nous cherchons quelque chose de l'ordre d'une rencontre qui se meut et ne cesse de se mouvoir, c'est-à-dire autant pendant le temps de cette rencontre que durant la suite — si suite il y a — d'un imaginaire intime. Comment faire pour qu'une rencontre ait lieu — une rencontre qui déjouerait les codes, les statuts, les catégories et les certitudes de la perception?"

Objectif que François Tanguy lui-même avait déjà noté et qu'elle cite texto:

« Se concentrer sur la perception comme une lutte très concrète entre la perception et l'opinion, comme politique au sens le plus simple. Politique comme l'ensemble des rapports qui rendent possible la communauté, dans le sens où celle-ci rassemble une multitude de singularités qui se font et se défont, et font se refaire le lien qui rassemble. Mouvement de l'altérité, constant. Partager, par tous les moyens, ce qui se passe, passé du présent-là qui n'est rien d'autre que l'action, non vers le futur, mais vers un devenir ou l'advenir.

La mémoire: collection de choses passées ou prisme par lequel le vivant se reconstitue en advenant à lui-même, dont il est le contemporain d'une manière ou d'une autre.

[...] Ne pas poser sa marque mais ouvrir le champ.

À quoi ça sert? Pas plus à rien qu'à quelque chose, seulement à préserver, à ne pas détruire le champ du possible, même quand il est conflictuel.

Pourquoi chacun de nous ne s'accorderait pas cette liberté de ranimer la question? »

Bon spectacle

La Fleur du Dimanche

## ITEM Par le Théâtre du Radeau (Un théâtre à perte de vue)

*Christian Drapron*

Crayonné au théâtre.

13 décembre 2019

---

Posé verticalement en bout de table, un catalogue est ouvert sur une pauvre reproduction en noir et blanc du célèbre tableau de Rembrandt : la Leçon d'anatomie du professeur Tulp. C'est cependant dans un processus à rebours de toute immobilité, de toute référence à la « nature morte » et au studium attentif de ces doctes à fraise blanche et vêtus de noir que nous engageant François Tanguy et les comédiens du Radeau.

Car, tout va bientôt s'animer, comme s'il s'agissait de soustraire à la rigidité cadavérique, le corps nu et livide offert au scalpel du docteur Tulp, de lui prêter, ainsi qu'à un bio-objet de Kantor, un simulacre de vie pour le faire entrer convulsivement dans la danse avant de l'abandonner à l'état de pantin inerte en attente de résurrection. Car ici rien n'est stable ni ne fait image, rien n'est fixé une fois pour toutes. Au contraire, ce qui frappe très vite, c'est la fluidité paradoxale de cet entrelacs de figures qui se croisent, s'enjambent et s'étayent mutuellement dans des équilibres précaires. Cet encombrement de meubles et de cimaises en perpétuel déplacement, cette succession de décadrages, et de recadrages caractéristiques de la manière du Radeau opère de perpétuels décentrement de la perspective. Etymologiquement, le théâtre n'est-il pas le lieu « d'où l'on voit », mais que voit-on, que perçoit-on au juste ? Comme dans un environnement champêtre, nous parviennent des carillons de cloches, des grondements d'orage et des meuglements de bovins. Au lointain, deux femmes de dos regardent par la fenêtre on ne sait quoi, elles rient et murmurent presque indistinctement.

En multipliant les angles morts, les flux de musiques, les variations de lumières, les fragments de paroles et les ébauches d'intrigues c'est, si on peut dire, un théâtre à perte de vue qui s'ouvre alors à nous, sans que rien n'arrête à terme le flux des images et des sons pour les faire consister en un sens univoque. Dans ce perpetuum mobile de tables, de chaises, de cadres et de panneaux, François Tanguy et les comédiens du Radeau esquissent les méandres d'un labyrinthe sans repères, creusent des abîmes, dressent pentes et sommets et aménagent de justesse des praticables fragiles sous les pieds d'alpinistes burlesques. Dans ce numéro de main à main d'équilibristes, auquel se livrent Frode Bjørnstad, Erik Gerken et Vincent Joly, on peut imaginer par exemple le promeneur Robert Walser affublé de l'épaisse moustache d'un Nietzsche matiné de Groucho Marx. De même, le babil du couple formé par les excellentes Laurence Chable et Martine Dupé peut évoquer les échanges du salon de la générale Epantchina autour de l'insolite prince Mychkine de l'Idiot...

Cependant, au gré de variations subtiles, les figures se mêlent, se condensent et glissent l'une sur l'autre sans souci des repères ou des reconnaissances. Car ici, rien n'est représenté, ni ne se passe vraiment. Tout procède du passage d'un état à un autre ; comme entre les yeux mi-clos des somnolents ou de l'entrebâillement d'une porte entre veille et sommeil par où Martin Walser guette l'entrée du Minotaure ; de la région incertaine séparant la vie et la mort chez Putarque ; de l'alternance des états valétudinaires qui vont des accès de crise à ce qui peut être la quête de la « Grande Santé » sur les hauteurs. Les séquences s'enchaînent rapidement à la manière du défilement des paysages derrière la vitre du train qui emporte Mychkine vers la Suisse. Jusqu'à ce que les braiments d'un âne l'arrachent soudain à sa profonde mélancolie.

Toutes ces figures qui arpentent le plateau sont marquées au coin de l'empreinte de l'artifice et du déguisement : femmes en robes à panier et coiffées de chapeaux extravagants ; hommes revêtus des attributs bricolés de héros de pacotille. Ces êtres chancelants, en quête d'on ne sait quoi paraissent emprunter parfois aux artifices d'un cirque pauvre le burlesque d'une séquence clownesque. Ainsi, alors qu'un pied ostensiblement posé sur le bas d'une robe semble suspendre le jeu dans une tension à la limite de l'accident, un brusque mouvement de l'actrice tirant sur sa robe envoie directement son partenaire au tapis...

Tout se brouille à la manière d'une photo surexposée dans le bain révélateur où se dissolvent peu à peu les traits d'un visage. Comme dans une toile de Bacon, le rire s'associe au rictus de souffrance et le burlesque forain de la farce de tréteaux rejoint le tragique d'une mise à mort annoncée : « C'est juste une minute avant la mort, le moment précis où il a monté les marches et vient de mettre les pieds sur l'échafaud. C'est là qu'il a regardé de mon côté ; moi j'ai vu son visage et j'ai tout compris... Et pourtant, comment le raconter ? C'est terrible, terrible à quel point je voudrais que vous le dessiniez, ou quelqu'un enfin ! » Sous le réseau des griffonnages et des repentirs qui recouvrent ce dessin inachevable, on perçoit les esquisses successives d'un visage dont les contours demeurent flous, sans cesse repris sous des masques différents, tantôt comiques, tantôt tragiques. Ce visage, est-ce celui d'un héros venu de l'Arioste ou celui d'on ne sait quel monstre mythologique ? Est-ce le masque de fer cornu du Minotaure qui croise l'impossible portrait du « pauvre chevalier » de Pouchkine au heaume toujours baissé ? Est-ce le spasme de l'agonie de Bergotte devant « le petit pan de mur jaune » de Vermeer qui télescope l'indicible rictus du condamné à mort dont l'exécution longtemps différé se trouve soudain précipitée ? Est-ce celui de la pauvre fille juive promenade par les rues, une pancarte d'infamie pendue au cou, ou appartient-il à la multitude de ces misérables créatures que, dans le Prologue du Faust de Goethe, Méphistophélès flanqué de deux anges aux ailes calcinées, s'avoue las de tourmenter ?

Alors, une dernière fois, dans le vacarme d'une gare de triage on discerne encore les visages fatigués de porteurs de valises, saltimbanques en errance, nomades costumés pour un voyage sans destination déterminée. Attablés dans ce qui semble une salle d'attente, ils entonnent doucement les strophes déchirantes de la Ballade de la putain juive Marie Sanders de Brecht : « La chair s'écrase au fond des banlieues, le Führer / harangue cette nuit. S'ils avaient en tête une oreille, grand Dieu, ils pourraient savoir ce qu'ils font d'eux ! » (Bertolt Brecht).

Finalement, c'est en transit dans cette zone indéterminée entre vie et mort, entre veille et sommeil, entre mythe et épopée, entre héroïsme et grotesque que, sans carte ni boussole, s'aventure le fragile esquif sommairement bricolé du Radeau. Lieu d'accueil, il s'offre aux pauvres humains naufragés ; lieu des prodiges, il s'ouvre au jeu infini des métamorphoses. C'est par là qu'il fait preuve, une fois encore, de sa vitalité et de son inlassable résistance.

---

**Item, la nouvelle création du Théâtre du Radeau se joue à la Fonderie du 5 au 23 novembre 2019.**

**Une expérience si rare. À voir absolument.**

Il est difficile de décrire l'expérience du radeau, mais l'effet qu'il produit, à chaque nouvelle création – Onzième, Passim, Soubresaut, et maintenant Item (d'autres avant) – est la preuve que quelque chose de réel et d'important s'y trame, s'y tisse. Et ce qui s'y tisse avec et entre les textes de Dostoïevski, Walser et les autres, entre les panneaux et les cadres, les chaises et les tables, entre les chapeaux impensables et les pantalons improbables, est une sorte de lent morcellement de nous-même, nous sommes décousus, quelque chose est démembrée et nous voilà devant ce qui est de l'expérience du réel. Ce sont des sortes de fragments d'intensités qui nous traversent, des mondes qui se bousculent l'un dans l'autre, ou une vague inquiétude qui envahit le plateau et avec le plateau, nous autres, regardants, pendant un instant pour retourner à la conversation qui erre dans ce que nous ignorons de chercher. Et à nouveau, un moment de panique, mais presque tectonique, un ébranlement de quelque chose que nous ignorons et qu'ignorent tous. C'est comme la vie qui passe, on ne peut le dire plus bêtement. Et à chaque fois, avec le Radeau, on capte sans pouvoir capter cette vie à l'état pure, puisqu'elle est impossible à capter. Mais en étant devant... devant ça... on se tient en équilibre sur la lisière de la vie. C'est pour cela qu'on pleure. On est face à la forme d'un innommable. Et donc, la mort aussi. Elle est là, devant. Et on la regarde.

Et Item alors où François Tanguy trace son geste et l'amène à un endroit encore jamais vu. On pourrait dire que tout le spectaculaire d'avant, les grands envolés lyriques, les fascinantes métamorphoses de l'espace, tout cela n'existe plus. Quelque chose ne se nomme plus dans un cri, mais dans une tranquille et terrifiante construction. Les mots se suivent et nous décousent à fur et à mesure. Nous sommes là et il n'y a plus rien à cacher. Jamais, peut-être, le théâtre fut plus honnête, et, d'abord, honnête avec lui-même. C'est dans sa bêtise, dans ce fait étrange de répéter des mots de quelqu'un d'autre, devant d'autres gens, de se tenir là et faire des trucs... dans la bêtise de mimer ou de vouloir signifier, de dire qu'il « prend sa couronne et l'expédie au ciel » et de prendre la couronne et de l'expédier au ciel, que quelque chose se trame que seul le théâtre peut tramer. Et c'est alors une leçon de théâtre qui nous dit tout ce que le théâtre peut si on le laisse tramer sans l'asphyxier dans la signification, dans une instrumentalisation quelconque, dans une volonté de plaire et de satisfaire. En nous refusant le spectaculaire des grands mouvements de plateau, Tanguy tue définitivement le consommateur en nous, et nous pouvons enfin être devant la scène comme devant un paysage. On regarderait alors l'arbre et des siècles passent dans un instant. Et on regarderait le vert de cet arbre changer en d'autres verts et la feuille pourrie... Vous avez déjà vu une feuille ?

Ce que nous comprenons avec Item, c'est que la monstruosité est là et la barbarie avance, mais qu'il est peut-être trop tard pour crier. Nous pouvons peut-être encore conjurer quelque chose dans une communauté d'amis en chantant doucement les horreurs à venir. Peut-être c'est dans les interstices de la vie qui passe que nous pouvons quand même trouver des liens, faits d'incompréhensions et de malentendus, mais des liens quand même, qui nous donnent du courage pour survivre. Et nous les regardons ainsi, comme des amis, étranges, des amis étrangers qui nous deviennent, petit à petit, à travers les mots et les années, familiers, Laurence Chable, Frode Bjornstad, Martine Dupé, Erik Gerken et Vincent Joly. Des étranges présences, errantes, terrifiantes et drôles, toujours quelque part écartelés, entre absence et présence, entre héro et nullité tout rond, ni l'un ni l'autre, ils font une pirouette et hop ils sont ailleurs. Des corps qui sont, là aussi, ce que sont nos corps, notre gauche manière de vouloir danser. Et nous y trouvons, là, dans notre insuffisance, dans notre maladresse, une grâce.

Et il faut saluer le travail de Éric Goudard, car le son et la musique sont là, toujours, mais avec une subtilité qui n'enlève en rien la puissance des créations précédentes. On a l'impression qu'il a augmenté le spectre pour une plus grande amplitude des mondes. Souvent quelque chose nous hante, derrière, du fond bouché, ou quelque chose nous surprend de gauche. Oui, des spectres, des fantômes terribles sont là aussi. Et puis, à nouveau, une joie et la simplicité d'une conversation qui aurait oublié qu'il y a un public.

On ne peut que dire : merci ! Un merci infini.

## “ITEM” : Une poétique des crises.

Mathieu Méric

cyborgtheatre

11 décembre 2019

The logo for Cyborg Theatre, featuring the text "Cyborg Theatre" in a white, sans-serif font on a dark blue rectangular background.

---

Écrire que le Théâtre du Radeau nous embarque dans un univers singulier propice à la dérive rhapsodique, au dépassement de tout barrage entre rêve et réalité transformant le temps en matière liquide, où l'on rame pour atteindre une cohérence interne et restituer un cap dans une mer de signes, relève du pur pléonasm. Il est entendu que nous sommes bien au théâtre et que c'est uniquement les différents vents rugissants de la scène qui mènent la barque. François Tanguy s'échine depuis le début de l'aventure à élaborer artisanalement une langue proprement théâtrale dans sa fabrique. Un théâtre théâtral, ou bien de l'espace théâtral. Il s'agira donc d'observer comment le metteur en scène traite la question de la représentation.

Avant de décortiquer le squelette du navire, amarrons-nous sur le titre, qui est provisoire, donc incertain, flottant, appelé à évoluer voire à disparaître ; ITEM est en sciences de l'information un retour du message dans le principe d'une communication en boucle, aspect pour lequel un message survient.

Cette définition ouvrirait la piste d'un spectacle qui s'obstinerait à énoncer le même message. Et ce, de manière circulaire et répétitive.

Il y a bien des fils inter-textuels, des liens ténus qui tissent une figure héroïque malade du monde à sauver et jetée dans la folie, bien incapable d'agir efficacement alors qu'on lui réclame à la fois de la grandeur et de se taire. Paradoxe d'une figure épique, le héros, ici traité comme un être tourmenté, parodique.

Cette récurrence de la figure du héros a son noyau. C'est le prince Mychkine, l'idiot christique de Dostoïevski qui traverse la scène et nous emporte dans la tempête sous son crâne.

Ce héros oxymorique, indigent, pauvre est abandonné des Dieux et ne semble atteindre aucune Providence. Au contraire, il est rabroué, coupé, traité comme un enfant ou pire, comme un saltimbanque : «- (...) Si ça se trouve, c'est un grand charlatan pas un idiot.

- Sans doute que oui, je le vois depuis longtemps. C'est dégoûtant de sa part de jouer la comédie. Il veut gagner quelque chose ou quoi, en faisant ça ? »

La posture sincère, « C'est notre sincérité qui vous fait peur (...) », de l'homme providentiel recherchant le Bien est reléguée au rang de piètre comédien démasqué.

L'idéalisme est donc bien suspect ici et le héros perd tout attribut valeureux, noble, il se change en personnage qui doute dans un monde de plus en plus labyrinthique, personnage qui n'assume plus sa fonction antique, pire, est en proie à des crises qui concentrent tout le malaise d'une civilisation en perte de direction. « L'Idiot » est le texte-noyau du corpus d'ITEM, la première scène du spectacle avec un monologue illustré des peintures fait directement écho au choix de sujet de tableaux, loisir auquel s'adonnent les personnages du roman de Dostoïevski ainsi qu'à la genèse du roman, la vision hallucinée, et préparatrice

du roman, de l'auteur du Christ mort (ou Le Corps du Christ mort dans la tombe ou encore Le Christ mort au tombeau) peinte par Hans Holbein le Jeune entre 1521 et 1522.

La crise du héros et son corollaire, l'excroissance du Mal, sont bien ici au cœur du spectacle. Et ce dernier l'emporte comme le signifie la ballade tragique de Marie Sanders en fin de spectacle. Le Mal triomphe à tel point que de la compassion naît chez le Diable qui n'a « (...) même plus envie de tourmenter ces malheureux (humains). »

Revenons au titre pour plonger dans la carcasse du navire que nous appelons ici plateau. Pourquoi ? Car, la scène nous préserve de cette victoire du nihilisme et de la négation, car ITEM signifie dans sa forme adverbiale un ajout, un plus, un « aussi », une autre chose.

Une lecture linéaire nous propose donc la crise d'une civilisation et notre impuissance à y remédier. Notre aveu de maladie. Mais l'esthétique du Radeau guérit le spectateur par une autre crise. Fragmentée, faite de superpositions de récits et discours enchâssés dans un récit-cadre, avec une scénographie qui met l'accent sur ces empilements, imbrications entre textes différents (autre chose), ajoutant une perception d'enchevêtrement d'une profondeur infinie qui nous fait basculer dans l'irréel, le rêve. Scénographie qui participe au dérèglement d'un récit linéaire, qui brise toute emphase pathétique avec ses contraintes matérielles imposées aux acteurs, avec des cadres, portes, tables aux tailles et allures différentes qui participent d'une mise en crise de la représentation.

C'est bien ce qui est recherché aussi, un plateau en crise, dans le jeu d'acteurs, sans pathos, avec césures, dans un corps maladroit aux déplacements mécaniques. Des personnages tragiques qui se servent de la raison « pour être plus bête que n'importe quelle bête. » dixit Mephistophélès. La présence constante du comique chez l'acteur perturbe une narration tragique sans fond dans une atmosphère très pesante, chargée d'émotions dans laquelle est prêt à éclater le plus horrible, le plus indicible, comme l'enchevêtrement musical parfois bruitiste, mais peu souvent apaisé, nous le rappelle. Comme si nous étions au bord d'un gouffre et qu'à ce moment-là, au lieu de bravoure c'est la vanité qui ressortait des âmes.

Nous sommes bien dans la satire avec cette ironie permanente des acteurs qui participe à ce mélange de genres mettant à distance le spectateur de cet horrible mal qui les ronge.

Peinture des caractères, des passions à travers une poétique de la crise du héros, de l'homme, de la représentation, d'ITEM se dégage un rappel du tragique de l'existence, sans morosité, sans violence, sans amertume, simplement avec art.



## Item : François Tanguy, par amour du théâtre

Vincent Bouquet

Sceneweb

8 décembre 2019

---

### **Perché sur son Radeau, le metteur en scène manseau continue de creuser son sillon théâtral, singulier et artisanal, et offre un spectacle hors du temps, à l'érudition rare.**

Dans le cadre de la chaire de création artistique qui lui avait été confiée au Collège de France à l'aube des années 2010, Jacques Nichet décrivait ainsi son ressenti face au *Chant du bouc*, créé en 1991 par François Tanguy : « *Nous sommes émus parce que nous approchons de ce qui continue à nous échapper. Ce théâtre nous dit sa vérité sous la forme maintenue d'une énigme. Nous touchons à l'origine du théâtre, à l'origine de la parole et des rêves. Oui, nous restons sur le seuil, profanes, sans comprendre exactement l'oracle qui parle si intensément de nous en nous rendant cette part de mystère à jamais nouée en nous.* » Près de 30 ans plus tard, il faut croire que le metteur en scène et sa compagnie n'ont rien perdu de leur mystère, et de leur magie. A l'heure où nombre de spectacles se convertissent, de gré ou de force, à la logique du divertissement, François Tanguy continue, à bord de son Radeau, de ramer à contre-courant, de se laisser guider par « *le tremblement de l'artisan* » où réside, selon Jacques Nichet, la clef de l'émotion.

**Item est, comme ses prédécesseurs, le fruit de longs mois de labeur et d'errance artistique.** Chez François Tanguy, le théâtre n'est pas calculé, construit, pré-fabriqués, il advient, surgit, au gré de rencontres avec des textes que chaque comédien empoigne, avant de les conserver ou de les délaissés, au fil de répétitions qui n'en sont pas vraiment. De ce processus créatif instinctif, le spectacle final porte les magnifiques stigmates. Tel un collage au goût de voyage, il vogue de fragment littéraire en fragment littéraire, du *Minotauros* de Robert Walser aux *Métamorphoses* d'Ovide, en passant par le *Faust* de Goethe, l'*Orlando furioso* de L'Arioste et l'omniprésent *Idiot* de Dostoïevski. Comme d'autres, François Tanguy prouve alors que le théâtre ne procède pas forcément de la narration, qu'il peut être un condensé d'érudition dont l'énigme originelle fait tout le charme, pour peu que l'on accepte de se laisser porter par ses flots.

**Autour de ce substrat composite, la troupe du Radeau a forgé une composition scénique qui a tout du doux mirage.** Dans un décor construit à l'avenant, fait de bric et de broc, de planches et de meubles de seconde main, les comédiens apparaissent tels des fantômes théâtraux d'un autre temps, indéfini et indéfinissable. Eclairés par des lumières crépusculaires, ils donnent à entendre les fragments dont ils ont la responsabilité avec une précision rare. Au rythme d'une bande son hétéroclite, où se côtoient Tchaïkovski, Bach, Wagner, Bartók, Berlioz, Stockhausen, Beethoven, Sibelius, Stravinsky, Chostakovitch ou encore John Cage, ils ne se contentent pas de dire les textes, mais les malaxent, jusqu'à atteindre, parfois, leur essence, comme lorsqu'ils s'approprient la scène du « pauvre chevalier », tirée de l'*Idiot* dostoeïvskien.

**De ce théâtre artisanal, naît une fragilité, sensible et singulière. A l'inverse de créations millimétrées à l'excès, celle de François Tanguy paraît sur la corde raide, prête à basculer, voire à s'effondrer, à tout moment.** Avec sa liberté créatrice en étendard, elle proclame son amour du théâtre, mais ne vaut pas que pour elle-même. Marquée à maintes reprises du sceau de l'humour, elle sait aussi se faire plus grave, et suggérer en filigrane la précarité de l'Homme, des arts, des nations, et de leur Histoire. A l'image de cette scène finale, où, dans la pénombre, les comédiens entonnent, à la table et à mi-voix, un fragment du poème de Brecht *Die Ballade von der Judenhure Marie Sanders* : « *Un matin, il était neuf heures / elle traversait la ville en chemise, / la tête rasée, / pancarte au cou, / d'un regard froid. La foule hurlait / La chair s'écrase au fond des banlieues, le Führer harangue cette nuit. S'ils avaient en tête une oreille, grand Dieu, ils pourraient savoir, ce qu'ils font d'eux !* »

## ITEM, mise en scène et scénographie de François Tanguy – Le Théâtre du Radeau – Le Festival d'Automne à Paris.

Véronique Hotte

Hotellothéâtre

8 décembre 2019

---

Que dire du travail insaisissable de François Tanguy et de son Théâtre du Radeau qui n'ait été inventorié déjà ou qui ne soit mieux exprimé que les écrits de l'essayiste et traducteur Jean-Paul Manganaro dans *François Tanguy et le Radeau* (P.O.L.) ?

Pour dernier spectacle de la compagnie, *ITEM* propose un nouveau geste théâtral poétique et singulier, un ballet des corps et des décors, feutré et presque silencieux, si ce ne sont des extraits déclamés de Robert Walser, de Dostoïevski, de Goethe, de L'Arioste, d'Ovide, de Plutarque, donnés à entendre aléatoirement au public ravi.

De même, les musiques semblent planer au-dessus du plateau sans abuser de leur volume – Tchaïkovski, Bach, Wagner, Bartok, Stockhausen, Sibelius, John Cage...

Et la bande sonore de Eric Goudard et François Tanguy laisse entendre ses chants d'oiseaux champêtres, ses vaches beuglantes, ses moteurs de camions qui passent.

Pour le spectateur au regard émerveillé, l'espace est en perpétuel mouvement, un théâtre qui parle du théâtre avec les moyens du théâtre, où les planches jouent un rôle déterminant, de même les coulisses, les lumières, les sons, décomposés en paroles et musique : la composition de l'instant ressenti d'une « réalité » de sens :

« *Se promener avec en tête le problème des nations, est-ce que cela ne signifie pas être devenu la proie d'une disproportion ?...*

*Alors que je suis assis là et envisage ces gens vivants, dans leur nombre, pour ainsi dire par compagnies entières, peut-être l'un de ceux qu'on appelle la multitude s'est-il endormi intellectuellement dans la mesure où il a vécu sans s'en faire. Peut-être est-il possible que les éveillés soient considérés par ceux qui dorment comme somnolents. » (Minotauros de Robert Walser).*

Un théâtre de bois et d'acteurs qui est révélateur de ce que François Tanguy appelle la « contemporanéité », quant au débat autour de la représentation. Ce théâtre est à l'écoute des fables douloureuses et mélancoliques, parfois drôles et grotesques ; parfois l'un et l'autre ton mélangés en un motif – qui n'est pas seul et qui n'est pas le même : *item*, ou bien, selon les traductions latines, *de même, en outre, de plus...*

Le spectateur pénètre du regard l'espace scénique et explore les recoins de ce qui pourrait se présenter comme la surface anarchique d'un grand magasin Emmaüs.

L'œil du spectateur assis dans la salle circule entre des meubles plutôt passés et usagés, bas de buffet, tables et chaises dépareillées – de l'ancien au moderne -, entre cadres de portes, de fenêtres et de tableaux avec toile ou bien sans toile.

Un fouillis de panneaux de bois, de contreplaqués, de paravents et de tentures, sans oublier les petits rideaux, les voilages aux matières légères et rarement pesantes, les vieux velours cramoisis, les courtines frémissantes des portes, les étoffes des fenêtres vides, des ouvertures offertes à la profondeur et au lointain du plateau.

Les jeux de lumières de François Fauvel, Julienne Rochereau et François Tanguy diffusent la sourde part de mystère lumineux et d'éclat fantastique de la vie même.

Autant de respirations accumulées, de souffles accordés et de tremblements de vie :

« *Et vite, inconcevablement vite / tourne sur elle-même la Terre splendide ; / une clarté paradisiaque alterne / avec une profonde, affreuse nuit... / le roc et la mer sont entraînés dans l'éternelle / et rapide course des sphères.* » (*Faust* de Goethe).

Dans un même désir de peinture et de littérature, le spectateur apprécie les tableaux vivants scéniques, comme si les personnages étaient descendus du cadre de toiles picturales, livrés au vivant et doués de parole littéraire dans un désordre accumulé.

Un rappel de *Maîtres anciens* de Thomas Bernhard : le spectateur est à la place de l'homme d'un autre temps qui transforme la salle Bordone du musée d'Art ancien.

Depuis des années, il lit là des centaines de livres, exposé au regard des visiteurs, assis sur la banquette en face de « L'homme à la barbe blanche » du Tintoret.

Comme si, au Théâtre du Radeau, à l'intérieur d'un monde pictural de tableaux de maîtres anciens, se déployait aussi une conversation entre les œuvres littéraires et musicales, disséminées depuis le passé jusqu'au présent – une réflexion inventive.

Et dans cette réflexion de la littérature sur la peinture – ou inversement -, aussi sur la musique, l'installation plastique, le monde et le théâtre, s'impose une unité visuelle.

Frode Bjornstad, Laurent Chable, Martine Dupé, Erik Gerken et Vincent Joly sont interprètes et, en même temps, acteurs de plateau, déménageant sans fin les éléments de bois et de décors.

Des êtres de passage, tenant le rôle de figures palimpsestes – assises à une table ou debout, vêtues de costumes hétéroclites et d'époque – et de figures d'aujourd'hui.

Les acteurs sont des artisans qui se meuvent sur la scène, sans que le spectateur n'anticipe leurs faits et gestes, ils fabriquent une chambre de lecture et de pensée :

« *Mais vous savez, j'ai passé tellement de temps à regarder, par cette fenêtre, et tellement réfléchi ... sur tout le monde que... Les morts, ils n'ont pas d'âge, vous savez...* » (*L'Idiot* de Dostoïevski – traduction d'André Markowicz).

Un ballet d'acteurs existentiels hors de leur cadre qui sont nous-mêmes – miroir décalé.

## Item De Tanguy Nous Laisse Sans Legs

Jérémie Majorel

L'Insensé

18 novembre 2019

---

À l'instar de ce qui se passe sur le plateau, il existe de multiples façons d'entrer dans la nouvelle création de François Tanguy et son théâtre du Radeau, après *Soubresaut* il y a trois ans. Mais puisqu'il faut choisir, passons par un tableau, un roman et une chanson.



Le tableau, c'est *La Leçon d'anatomie* de Rembrandt, où sept apprentis-chirurgiens à fraises et à barbiches sont suspendus aux gestes et aux paroles d'un professeur chapeauté qui dissèque le bras d'un moribond, guidé par les pages d'un ouvrage savant, comme si on lisait dans ce cadavre, la plaie béante, à livre ouvert. Avant même que ne débute *Item*, on remarque de loin la présence de ce tableau, posé sur une table, parmi un fatras de chaises, de planches, de châssis, d'animaux empaillés, de fleurs séchées ... On ne nous impose pas sa présence, même si celle-ci est remarquable, reconnaissable avec un peu d'attention. Libre à nous, dans le dernier tiers du spectacle notamment, d'y voir après-coup une figure matricielle : à plusieurs reprises, un regroupement, un essaim, autour d'une personne qui se dit à l'article de la mort, ou qu'on traite comme tel.



Le roman est celui qui occupe quasiment tout le dernier tiers d'*Item* : plusieurs extraits de *L'Idiot* de Dostoïevski. Je me souviens de *Onzième* (2011), où le duo Laurence Chable et Vincent Joly faisait déjà tout notre bonheur dans une veine qui oscillait entre absurde et burlesque (la fable du cancrelat dans *Les Démons*). La tonalité s'assombrit davantage cette fois. Citons juste ce passage :

– Oui, voilà : quand vous preniez congé, tout à l'heure, je me suis dit, brusquement : voilà, ces gens, c'est la dernière fois qu'ils existent, là, maintenant, oui, la dernière fois ! Et les arbres – pareil ... Tout ce qui existera, ce sera le mur de briques, le mur rouge, de l'immeuble de Meyer, le petit pan de mur jaune ... ma fenêtre qui donne sur lui ... eh bien tout ça, il faut que tu le leur dises ... essaie, dis-leur : Tiens cette beauté ... Toi, tu es mort, présente-toi comme un mort, dis-leur : "un mort a le droit de tout dire ..." Vous ne riez pas ? (C'est Hippolyte qui parle.)

Génie d'André Markowicz, compagnon au long cours du Radeau, de rapprocher ici Dostoïevski, par un choix de traduction (« le petit pan de mur jaune »), et Proust, la mort de l'écrivain Bergotte dans *La Prisonnière*. Frode Bjørnstad le dit avec un vacillement, un timbre de voix absolument poignant. Mais cet émoi doit aussi beaucoup à ce qu'on peut entendre indirectement de la situation du Radeau, un propos d'allure testamentaire, puisqu'il est largement question dans l'ensemble de cette séquence d'un sujet de tableau à trouver (« le visage d'un condamné une minute avant la guillotine »), d'héritage à léguer et d'une maladie peut-être imaginaire, ou d'une maladie de l'imaginaire, en des temps chaotiques.

Quant à la chanson, mais je ne veux pas en dire trop, elle est quasiment murmurée à la toute fin du spectacle par les acteurs – Frode Bjørnstad, Laurence Chable, Martine Dupé, Erik Gerken et Vincent Joly – réunis autour d'une table, dans une lumière aux tons clair-obscur, un petit rideau de dentelle frémissant sous l'effet de l'air côté cour. C'est comme une ritournelle habitée par une angoisse qu'elle tente pourtant de dissiper. Ce pourrait être des forains autour d'un feu de camp en rase campagne. L'ouverture de *Passim* (2013) – Laurence Chable disant sobrement un épisode de la *Penthesilée* de Kleist – était la plus bouleversante que j'ai jamais éprouvée au théâtre et ailleurs. Ici, c'est donc cette

fin chantonnée, dont on ne sort pas vraiment, et qui évoque une femme en chemise, tête rasée, pancarte *Judenhure* au cou, à Nuremberg, dans les années 1930. Après-coup, là encore – mais *Item*, comme *Onzième*, comme *Passim*, comme *Soubresaut*, est une chambre d'échos – résonne un autre passage de *L'Idiot* sur un « chevalier amoureux [qui] s'est même attaché un chapelet autour du cou, à la place d'une écharpe » ... Mais je reviens au petit rideau de dentelle qui frémit pendant cette chanson mélancolique. Sa présence elle non plus ne s'impose pas, on peut simplement y porter attention. N'assiste-t-on pas dans cet espace vibratile aux derniers feux d'une mémoire, celle par exemple de Grüber montant *Bérénice* avec Gilles Aillaud en 1984 ? Un autre moment, c'est peut-être le fantôme de Kantor qui traverse en catimini l'avant-scène, et un de ses mannequins, mais en plus dégingandé, que se lancent tour à tour les acteurs.

Silhouettes de profil, têtes de bélier ou de taureau, couvre-chefs indescriptibles, plumes de faisan, valise d'un être en partance, postiches à la Groucho Marx, costumes bouffants, « vieux boudoir plein de roses fanées, où gît tout un fouillis de modes surannées », vers italiens et allemands sans surtitres accessoires, vitre manipulée avec précaution par les acteurs (« – Comment ? vous n'avez pas de verres de couleur ? des verres roses, rouges, bleus, des vitres magiques, des vitres de paradis ? Impudent que vous êtes ! vous osez vous promener dans des quartiers pauvres, et vous n'avez pas même de vitres qui fassent voir la vie en beau ! » reproche ironiquement le poète au « mauvais vitrier » avant de briser sa marchandise avec un pot de fleurs), nappes de bistrot, mobilier vieillot, capharnaüm où se découvre soudain une clairière, Walser côtoyant Ovide, Beethoven le mugissement des vaches, etc. si le Radeau est traversé par la violence du monde et les soubresauts d'une histoire commune, que cet *Item* recèle encore d'itérations !

François Tanguy et vos camarades, ne nous laissez pas tomber, sombrer, on a besoin encore de vos coups de mains et de gueule, de vos embrassades, de vos banquets improvisés, de votre théâtre du dehors, de votre veille politique, un théâtre de l'âtre, précaire, indispensable « parole en archipel » où s'amarrent les démantés de la vie, hospitalité inconditionnelle à tous ceux qui font humble métier de traduire, de passer d'une rive à l'autre, d'un item à l'autre.





© Jean-Pierre Estournet

Théâtre du Radeau 2, rue de la Fonderie 72 000 Le Mans

+ 33 2 43 24 93 60 [diffusion@leradeau.fr](mailto:diffusion@leradeau.fr)